

Discours de réception de Monsieur Paul ROBAUX



Jardins en Lorraine

Notre histoire commence le jour où un homme et une femme qui s'étaient quelque peu dissipés au jardin d'Eden en furent honteusement chassés.

Ce premier couple, condamné alors à peupler le monde, dut aussitôt, pour se nourrir, penser à cultiver son jardin. En souvenir de la belle aventure qu'il venait de vivre, il voulut aussi probablement recréer sur terre ce qu'il venait de perdre et avec les plantes de son jardin reproduire l'environnement, l'ambiance et surtout l'endroit où elle s'était déroulée. Vous conviendrez avec moi que notre mémoire collective dut être particulièrement efficace et marquer très profondément nos cerveaux, pour que, depuis cet événement, les hommes aient cherché sans cesse à reconstituer sur terre, à partir de leurs souvenirs, ces petits coins de paradis dont chacun a du conserver précieusement l'image dans son paléocortex, mais pourquoi pas aussi dans son cœur.

Par la suite, à toutes les époques, ces hommes s'affairèrent à travailler partout la terre pour aménager des jardins.

Souvenons-nous ! L'histoire des jardins est jalonnée d'un certain nombre de lieux dont on parle encore sans les avoir jamais vus, comme par exemple les jardins suspendus de Babylone. Elle est aussi faite de ceux dont on rêve, longtemps encore après les avoir découverts : comme par exemple après celle qui suit une visite de la villa d'Hadrien à Tivoli. D'autres jardins nous paraissent plus familiers comme ceux créés un peu partout en terre chrétienne par Sainte Hildegarde pour soigner tout autant les corps que les âmes. Il dut y en avoir en Lorraine, mais ils ont disparu depuis bien longtemps, après avoir pendant plusieurs siècles bien servi les hommes.

A côté de ces prestigieuses références, nous avons choisi d'évoquer seulement les jardins de Lorraine dont on parle peu.

Notre recherche nous a d'abord conduits à suivre les pas du poète Ausone. Grâce à celui-ci, nous découvrons dans un texte du III^e siècle, “ *cet Olympe éclatant que baigne la Moselle. Là,* ”, dit-il, “ *rien désormais n'envie aux yeux le clair rayonnement du soleil et l'éclatante pureté du ciel* ”. Enfin, le poète termine : “ *Salut, ô fleuve dont les coteaux plantés de vignes, produisent un vin parfumé, fleuve verdoyant dont les rives sont semées de gazon* ”.

Vous ne le saviez peut-être pas, mais c'est ainsi, selon le poète, le domaine des dieux, l'Olympe sur terre, le paradis, ce jardin merveilleux se situerait en Lorraine et pas ailleurs.

Pendant un millénaire on ne parlera plus de jardins en Lorraine.

Mais il y a tout juste quatre siècles, en 1600, un voyageur, que nous connaissons bien par ailleurs, Vincenzo Scamozzi, vint à passer par la Lorraine. Il visite le palais ducal à Nancy dont il nous donne une description succincte, de ses bâtiments, de son architecture. Curieusement, au cours de son récit, Scamozzi évoque deux fois de suite les jardins du palais dont il précise la situation par rapport aux constructions : “ *Ces appartements ont vue au-dessus des jardins, lesquels s'étendent jusqu'aux remparts* ”, dit-il, sans toutefois aller plus avant dans leur description.

C'est peu de chose et pourtant beaucoup à la fois, car l'époque est avare de ce type de renseignement, surtout s'il s'agit de jardins. Or, chacun connaît l'importance de Scamozzi, un des plus éminents architectes de l'époque. C'est ainsi que, parmi ses œuvres les plus prestigieuses, on cite les “ *nouvelles procuraties* ”, élevées le long d'un côté de la place Saint-Marc à Venise. Or, si un personnage aussi connu et illustre évoque la présence de ces jardins à Nancy, c'est probablement parce qu'à ses yeux, ils ont ici quelque chose de remarquable.

Nous connaissons parfaitement bien ces jardins. Ce sont ceux que le duc Charles III de Lorraine a fait aménager dans son palais et que trois artistes lorrains, jadis appointés par le duc, nous ont représentés peu après sa mort. Il s'agit de Brentel, qui a travaillé à la Pompe funèbre du duc, sous la direction de La Ruelle, de Jacques Callot et, un peu plus tard, d'Israël Sylvestre.

Ces jardins ne devaient pas être récents, puisque déjà en 1596, un certain Robert Mesnard est chargé de réparer le bassin central qui avait dû subir quelques dégradations. C'est ce bassin qu'Israël Sylvestre a gravé vers 1657.

Les différentes représentations gravées de ces jardins sont toutefois de quelques années postérieures à l'évocation qu'en fit Scamozzi. En observant la gravure de Jacques Callot intitulée “ *Le parterre de Nancy* ”, nous constatons que les jardins représentés ici sont formés de deux terrasses,

désignées à l'époque sous les termes de jardin du haut et jardin du bas. Ces terrasses sont séparées par un escalier monumental à double rampe, au pied duquel l'architecte a aménagé une pièce d'eau. L'espace entre elles est dissimulé derrière une colonnade. Des parterres de broderies dessinés selon un plan géométrique animent l'ensemble de ces jardins.

Ce jardin était destiné à célébrer la gloire du souverain. Rien n'y manque ou presque : le sens du décor, l'abstraction théâtrale, l'organisation d'un lieu privilégié. Peut-être même, pour couronner le tout et compléter cette liturgie, a-t-il voulu aussi placer au sommet de cet ensemble une sorte de kiosque surmonté d'un dais, qui n'a peut-être pas été prévu pour protéger les promeneurs de l'ardeur des rayons du soleil, mais plutôt pour y installer un siège, un trône, pourquoi pas, d'où le Prince, à l'image des rois orientaux, admirerait son royaume.

Lorsqu'à la demande de la duchesse Nicole, Jacques Callot grave cette planche, tout le monde est d'accord sur le sens qu'il faut lui attribuer. C'est d'abord un témoignage de la vitalité des arts en Lorraine. Par la suite, elle sera, pour la dynastie lorraine, un exceptionnel instrument de propagande. Elle en aura bientôt besoin.

Louis Métezeau est probablement l'architecte qui a proposé et réalisé cet ensemble, dès le début du deuxième tiers du XVI^e siècle. Il fut certainement secondé dans cette tâche par d'autres membres de sa famille, comme Clément Métezeau. On sait que par la suite, certains membres de la famille Métezeau se rendirent à la Cour de France et qu'il intervinrent dans le projet de construction des six terrasses du château de Saint-Germain-en-Laye, réalisées à la demande d'Henri IV en 1697. Louis Métezeau est peu connu, mais on est en droit de penser qu'il est un de ceux qui sont à l'origine de ce que l'on désignera par la suite sous le nom de "Jardin à la française", ces parterres réalisés en Lorraine, plus d'un demi-siècle avant ceux qui orneront les grandes demeures seigneuriales ou les palais des rois de France.

On sait maintenant que ce type de jardin s'est imposé en Lorraine dès le milieu du XVI^e siècle un peu partout autour du château de Saurupt près de Nancy, à la Malgrange, à Einville, à Blâmont.

C'est probablement Clément II Métezeau qui dessinera les jardins du château de Gerbéviller en y intégrant la construction d'un nymphée, copie inspirée d'un autre nymphée, celui du jardin secret de la villa Barbaro à Masser, à proximité de Venise. Il n'en reste pas moins que le nymphée de Gerbéviller est une pièce exceptionnelle du patrimoine lorrain.

Si je me suis attaché à évoquer les parterres du palais ducal, il convient cependant de rappeler qu'ils ne sont pas exceptionnels à Nancy. Les plans, essentiellement de la ville neuve de Nancy, nous montrent

qu'il y en avait beaucoup d'autres laissant apparaître des broderies identiques, surtout dans l'enceinte des nombreux couvents disséminés partout dans la ville. Tous sont du même type : ce sont des jardins de cloître à quatre compartiments et fontaine centrale. A notre grande surprise, ces broderies en damier sont également présentes dans les petits jardins que les habitants de la ville ou les paysans cultivaient sur les terrains extérieurs aux remparts.

N'oublions pas non plus que le modèle créé ici est un des mieux élaboré pour l'époque, même s'il est largement inspiré des modèles italiens. Or, Le Nôtre n'est pas encore né et Louis XIV est encore loin d'avoir fait aménager le parc de Versailles. La Lorraine des jardins devance donc à notre époque le reste de l'Europe, tout comme les fortifications de Nancy suscitent l'admiration des pays voisins.

A ceci, il y a encore quelques explications. La Lorraine a vécu à cette période de son histoire un temps exceptionnellement long de paix, près de trois-quarts de siècle. Ce temps de grâce favorisera le développement de tous les arts à la cour de Lorraine et parmi ceux-ci, celui des jardins, alors que, pendant ce temps, la France était successivement déchirée par les guerres de religion et une guerre civile. C'est ainsi, qu'ici, furent imaginés, expérimentés et probablement mis en place dans les jardins, de nouvelles techniques, de nouveaux décors, de nouveaux projets qui trouvèrent, plus tard au XVII^e siècle, en France, mais cette fois-ci pendant les guerres en Lorraine, un autre terrain favorable où elles atteignirent la perfection.

Probablement jaloux de son turbulent voisin, le grand roi, lorsqu'il vint à Nancy, fit raser tout cela.

Les vestiges de ces splendeurs sont encore bien visibles, libres ou presque de toute construction. Sans vouloir ressusciter le passé ou créer un pastiche, on peut espérer qu'avec un peu de travail et d'imagination, rien n'empêchera de restituer ici le style initial, l'ordonnance, le mouvement, enfin, de l'histoire de ce jardin.

Il n'y aura plus de jardin en Lorraine jusqu'au retour de Léopold.

Après soixante-dix années de destruction des terroirs, des campagnes et des jardins de Lorraine par les Français, Léopold enfin de retour dans ses états, commanda à ses jardiniers de recréer autour du château de Lunéville un jardin à la française, comme c'était la mode à l'époque, réplique de celui de Versailles, mais sans grande originalité. Si nous regardons de plus près les gravures qui nous sont parvenues de ces réalisations, ces jardins nous paraissent trop compliqués, trop ornementés, trop ouvragés, trop chargés d'arabesques. Restons critiques, ces dessins peu-

vent n'avoir été que des commandes et sortir tout droit de l'imagination de graveurs parisiens, qui ne se seraient jamais rendus sur place à Lunéville pour constater, sur le terrain, la réalité des travaux entrepris. Quoiqu'il en soit, à partir de l'observation de ces documents on est obligé de constater que le dessin de ces jardins est loin d'avoir été inspiré par la simplicité et l'élégance du parterre de gazon de Vaux-le-Vicomte. Cependant, signe des temps, les jardiniers introduiront ici une nouveauté pour l'époque, avec l'agencement d'une zone de bosquets.

Il n'en reste pas moins que ce qui fut entrepris à Lunéville ou à Nancy est loin d'avoir été négligeable. Malheureusement, les projets ne paraissent pas avoir été menés à leur terme. C'est pourtant à partir de ce terrain que Stanislas va bâtir son œuvre.

Pour Stanislas qui avait toujours pratiqué le jardinage dans les diverses résidences qui lui avaient été confiées, le programme d'aménagement prévu pour ses jardins de Lorraine est ambitieux. A Nancy, Stanislas qui a fait détruire, puis reconstruire à son goût le Palais du Gouvernement, y fait aménager un jardin, à la française toujours, somme toute assez classique, selon les critères de l'époque. Enfin, après avoir imposé, mais à ses frais il est vrai, l'alignement de l'ensemble des bâtiments de la place de la Carrière, l'idée de Stanislas de transformer le terre-plein de la place en un jardin à la française surprit tout le monde. Cela ne dura pas. On revint rapidement à un décor plus classique, celui d'un alignement d'orangers, de poiriers, ou de pommiers en caisse. Il n'en reste pas moins que toutes ces mesures mettaient en valeur la perspective de l'ensemble ainsi constitué. L'idée du souverain était peut-être d'aménager pour les riverains de cette place un espace vert, une sorte de jardin clos, dont ils devaient cruellement manquer dans cette partie de la ville.

Là encore, les possibilités de redonner aux jardins du Palais du Gouvernement le lustre et la grâce qui étaient les leurs à l'origine, demeurent intactes, tout comme celles de dégager la place de la Carrière, d'en rétablir la perspective. Pour les amis de la nature, il serait même normal d'envisager de décorer à nouveau cette place avec des orangers.

Peut-être est-ce parce qu'il était pris par le désir de laisser quelque chose derrière lui, dans ses châteaux de Lunéville, de Commercy, de La Malgrange et ailleurs, que Stanislas va se lancer dans d'immenses travaux afin de changer l'ordonnance générale des jardins dont il a la charge.

En effet, la perfection des jardins classiques avait atteint ses limites. Que Stanislas s'en soit rendu compte ou non, le Duc-roi, à qui on ne demandait rien, va s'occuper à faire valoir ses propres idées en matière de jardin. Il fut à coup sûr un précurseur dans ce domaine en Europe.

Stanislas est guidé par une double idée : d'une part exprimer autrement que par ses écrits ses conceptions philosophiques, d'autre part, transformer, modifier sans cesse son cadre de vie, sa façon de vivre, son environnement dans un monde qui ne peut pas rester figé. Sur le terrain, ses jardiniers, Des Hours et Gervais, qui étaient déjà au service des ducs Léopold et François III de Lorraine vont s'en charger.

En imaginant la construction des chartreuses dans son palais, attribuées généreusement aux courtisans de sa cour pour y faire croître des légumes, y aménager quelques massifs de fleurs ou y faire un peu de cuisine, le monarque propose à ceux qui l'entourent un style de vie dans des lieux libérés de toute étiquette. Le jardin est un moyen pratique et concret pour y parvenir. Du coup, l'art des jardins va lui aussi se trouver modifié, bouleversé.

Le message est nouveau. Il marquera et contribuera à changer les mentalités de toute la société de l'époque. On en connaît quelques effets. Richard Mique, un autre lorrain, qui fut en son temps au service de Stanislas, retiendra la leçon. Ce message inspirera son œuvre, mais beaucoup plus tard et trop tard peut-être pour être bien compris, lorsqu'il élèvera dans le parc de Versailles près du petit Trianon le "Hameau de la Reine".

Les modes passent toujours, la pensée unique en matière de jardin finit par lasser. C'est ainsi que Stanislas introduisit en Lorraine ses fantaisies baroques. Elles mettaient ainsi fin à la primauté du jardin classique. En construisant une quantité notable de ses fantaisies dans ses parcs et jardins, Stanislas orienta l'évolution de l'art des jardins vers une autre direction, celle du pittoresque, alors inconnu à Paris.

Stanislas fit donc élever dans toutes les demeures dont il avait la jouissance des constructions, que l'on appellera ici des châteaux, mais ailleurs et beaucoup plus tard des "folies", tandis que ses jardins seront parsemés de constructions plus légères : pagodes, belvédères, kiosques, turqueries... Leur caractère exotique inattendu en Lorraine surprendra, mais deviendra à son tour un modèle. Citons quelques exemples : la "pagode", érigée par Choiseul, encore un lorrain, sur ses terres de Chanteloup, près d'Amboise, ou bien le "trèfle", cette fantaisie qui fut élevée à Lunéville, quatorze ans avant celle de Kew en Angleterre, pourtant considéré comme le modèle des jardins pittoresques anglais. La modernité n'était peut-être pas de ce côté-là de la Manche ! Un dernier exemple mérite d'être rapporté : l'idée d'un "pavillon chinois" que Frédéric II fit construire à Sans Souci près de Postdam. Elle lui avait peut-être été suggérée par Voltaire, à l'issue d'un de ses séjours à Lunéville.

Quant au “ rocher ”, installé sous les murs du château de Lunéville, je vous ferai grâce aujourd’hui des interprétations philosophiques, ésotériques, sociologiques ou religieuses que suscita cette réalisation. Je m’attacherai plutôt à vous faire percevoir l’extraordinaire devenir et la diffusion de cette invention. Elle n’est toutefois pas originale. Elle n’était après tout qu’une nouvelle interprétation de ce que la Renaissance avait déjà imaginé pour animer ses jardins, jardins des merveilles, jardins merveilleux, parsemés de grottes factices, de labyrinthes, d’automates, ou de berceaux de verdure disposés en galeries...

Imitant à peine le spectacle donné par le rocher, tout au long du XIX^e siècle dans tous les parcs privés de Lorraine, dans tous les jardins bourgeois, surgiront bientôt ces amas de rochers agencés en forme de grottes, ménageant astucieusement entre deux pierres quelques interstices d’où un peu d’eau coulait en cascade dans des bassins cimentés, alimentant des petits cours d’eau sinueux bétonnés, agrémentés de quelques pontceaux. La vogue, la diffusion de ces petits édifices fut extraordinaire.

Toutes ces constructions les plus folles qui envahirent nos jardins et nos parcs ont leur origine dans celles imaginées par Stanislas à Lunéville. Fragiles, elles ne semblent avoir jamais fait l’objet d’un inventaire, ou d’une description typologique.

Une fois passée la période révolutionnaire, l’intérêt que portent les Lorrains à leurs jardins va à nouveau évoluer profondément, leurs préoccupations vont changer. La mode était aux jardins pittoresques mais ils étaient plutôt rares en Lorraine. En ce début de XIX^e siècle, c’est le romantisme qui va triompher, dans un cadre moins aristocratique, mais beaucoup plus bourgeois. La nature jusqu’alors domestiquée, contrainte, va reprendre ses droits et l’esthétique des jardins évoluer.

A la périphérie des villes, mais plus souvent encore au sein des campagnes, s’étaient constitués de grands domaines agricoles, citons par exemple autour de Nancy ceux de Brabois, de Remicourt, du Charmois, de la Chiennerie, de Saurupt. La bourgeoisie aisée, parfois aristocratique, y avait son château, ou avait acquis et transformé sa demeure en une grande maison de maître, enfin avait aménagé tout autour un jardin, parfois un parc.

Dans une première étape, ces domaines seront traités selon le goût anglais. Le maître des lieux y élevait ici ou là une fabrique, un pavillon rustique, un petit belvédère, édifiait ou non au sommet d’un limaçon, une gloriette. Ailleurs, il lançait un pont au-dessus d’un petit cours d’eau qu’il avait au préalable fait canaliser. Bien sûr, il faisait planter une pelouse encadrée de quelques buis taillés, tirait au cordeau une majestueuse allée carrossable bordée de tilleuls. Des “ *niaiseries* ” dira Pierre-François

Fontaine, le restaurateur du château de Versailles. Plusieurs centaines de domaines furent organisés en Lorraine selon ce schéma général.

Si l'on veut se donner la peine de les chercher, toutes ces structures peuvent être retrouvées dans toutes les demeures un peu conséquentes de Lorraine.

Ce modèle n'eut qu'un temps. Il va devenir savant. Certains acteurs de ces transformations apprirent aussi à voyager, parfois beaucoup et fort loin. Cultivés, curieux de tout, ils ramenèrent des souvenirs de leurs expéditions. Certaines pièces enrichiront plus tard les collections des musées. D'autres intéressés par les merveilles de la nature rapportèrent de leurs voyages des plantes, des arbustes, des espèces rares et dans bien des cas exceptionnelles, qu'ils tentèrent d'acclimater dans nos régions. Les résultats finalement furent à la hauteur de leurs espérances. C'est ainsi qu'apparurent un peu partout dans ces parcs, voir même dans les jardins des villes, très isolées, toutes sortes de curiosités : des cèdres du Liban, des érables d'Extrême-Orient ou en provenance du Canada, ou encore des chênes rouges d'Amérique. Elles font maintenant le charme de ces demeures et justifient l'intérêt qu'on doit leur porter. Les spécialistes qui les connaissent bien, les ont bien identifiées, ont bien repéré leurs lieux d'implantation. Il manque maintenant à ces arbres, à ces essences, à ces témoins du passé, d'être mis en valeur.

Tout le XIX^e siècle a participé à cette immense quête dans le monde. Toutes les espèces d'arbres ou de plantes ainsi transplantées ou semées, n'ont pas survécu. Certaines comme la grande berce du Caucase, le gingko biloba, ou le tulipier de Virginie sont devenues des plantes fétiches. Mais à côté de ces " vedettes ", beaucoup d'autres plantes, plus rares, perdues peut-être dans ce conservatoire secret, mériteraient d'être mieux connues, probablement sauvées, conservées, mises en valeur ou plus simplement redécouvertes là où elles sont cachées, devenues anonymes. Dans tous les cas, elles mériteraient d'être recherchées.

Ces plantations ont vieilli. Leurs propriétaires anciens ou récents en ignorent souvent l'existence ou la valeur patrimoniale. L'âge de ces plantations les met en danger, certaines espèces ont disparu. Pour celles qui subsistent, leur remplacement n'est plus assuré.

Si nous pouvons quand même les découvrir dans des arboretums, c'est cependant tout un héritage de traditions, de recherches, de connaissances, qui risque ainsi de disparaître.

J'ai peut-être exposé et défendu ici avec trop de passion l'héritage privé des Lorrains. Il ne convient pas de laisser de côté l'héritage vert qui nous a été légué par Stanislas. C'est grâce à sa décision de doter la Lor-

raine d'une pépinière que nous conservons au centre de la cité le plus étendu de ces parcs. La pépinière perdra progressivement sa fonction initiale pour être aménagée, d'abord en promenade, puis en jardin fleuri, enfin en parc d'agrément destiné au public.

Au cours du XIX^e siècle, l'intérêt que l'on portait pour les jardins publics ne fera que grandir. Il convenait d'en créer d'autres. Pour l'essentiel, ce fut l'affaire des communes qui reçurent en don ou achetèrent un certain nombre de jardins ou parcs privés de la ville, déjà bien aménagés par leurs propriétaires, puis les mirent à la disposition du plus grand nombre. Depuis, aucun ou presque ne devait subir de modification, sinon de détail. Ils conservent donc leurs anciennes structures qui, dans bien des cas, est encore celle d'origine.

Mais rompant avec ce conservatisme, et après une très longue période d'assouplissement, Nancy a enfin renoué avec une création originale, avec l'aménagement d'un exceptionnel jardin d'eau. A partir de cette réalisation, nous pouvons tous souhaiter, qu'à l'exemple de Chaumont-sur-Loire, la Lorraine redevienne un centre de création de jardins.

S'il y a eu en Lorraine des jardins, nous avons aussi rencontré des jardiniers. Nous avons évoqué les Métezeau, Des Hours, Gervais, Richard Mique, nous aurions pu aussi citer Pigage. Mais reconnaissons que dans l'ensemble nous ne connaissons guère leurs œuvres, ni le rôle qu'ils ont exercé ici ou ailleurs. tous ne sont pas restés en Lorraine. Les mécènes qui les protégeaient, leur assuraient un travail, un espace créatif, ont tous disparu. A l'aube du siècle passé d'autres jardiniers ont surgi, on imaginé, créé de nouvelles espèces, décoré, donné de la couleur à nos jardins. Lemoine le plus actif est bien connu puisque ses travaux ont déjà fait l'objet d'un certain nombre de recherches. Nous connaissons aussi les noms de ses contemporains : Crousse, Gerbeaux, Taillandier, Rogé, Picoré, Muller, les Keller, Esmard... Mais je ne crois pas qu'ici un seul d'entre nous soit capable de situer un seul jardin dont la décoration puisse leur être attribuée.

Pouvons-nous en rester là ? C'est à ces recherches que nous sommes tous conviés maintenant.